

LE

# MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

## SOMMAIRE-TEXTE

I. Critiques musicaux de jadis ou de naguère (29<sup>e</sup> article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale: première représentation de *Don Quichotte*, à l'Opéra de Monte-Carlo, PAUL-ÉMILE CHEVALIER; premières représentations de *L'Imprévu*, du *Peintre exigeant* et de *Boubouroche*, à la Comédie-Française, A. BOUTAREL. — III. Revue des grands concerts. — IV. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

## MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

## DEUX INTERLUDES

extraits de la nouvelle œuvre *Don Quichotte*, de J. MASSENET, qui vient d'être représentée à l'Opéra de Monte-Carlo. — Suivra immédiatement: *Danse triste*, dansée par M<sup>lle</sup> ZAMBELLI, dans le nouveau ballet *la Fête chez Thérèse*, de REYNALDO HAHN (poème de CATULLE MENDÈS), qui vient d'être représenté à l'Opéra de Paris.

## MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : la *Sérénade* de *Don Quichotte*, chantée par M. CHALIAPINE, dans la nouvelle œuvre de J. MASSENET. — Suivra immédiatement : *Hermanita*, n° 10 des *Feuilles au vent* (nouvelle série), de E. PALADILHE, poésie de Ed. GRENIER.

## CRITIQUES MUSICAUX DE JADIS OU DE NAGUÈRE

## III

## VUES D'ENSEMBLE ET MATÉRIAUX POUR UNE CONCLUSION

— En 1870, à la veille d'une guerre sans pareille, en sa féconde et pacifique solitude de Tribschen, Wagner honore le centenaire natal de Beethoven en gravant son nom sur la plus haute de ses études théoriques (1) : hymne au maître des maîtres, qui a « tout créé dans le silence » et « délivré la musique du péché originel des formes extérieures » ! Et notre Berlioz, qui mourait l'année précédente en ne croyant plus qu'au néant, n'avait-il pas inauguré sa carrière de critique en célébrant, dans le *Correspondant* de 1829, le même dieu Beethoven ? Alpha et oméga du siècle dernier, c'est toujours Beethoven qui préside à sa lente éducation musicale ; c'est le Beethoven polyphonique et dionysiaque des derniers quatuors, de la *Neuvième* fraternelle et de la *Dixième* ébauchée que vénèrent déjà l'abbé Lacuria, dans son ombre (2), César Franck, dans ses rêves, et le jeune Bizet, rossiniste désabusé, qui voit déjà dans cette *Neuvième* « le

point culminant » de son art (1) ; c'est ce « Bacchus » qui nous versera l'ivresse idéale et dont la France ne comprend pas encore les derniers aveux souverains, mais que l'exquise Bettina Brentano devinait dès le printemps de 1810 : « Lorsque je le vis pour la première fois, l'univers tout entier disparut pour moi ; Beethoven me fit oublier le monde et toi-même, ô Goethe ! Je ne crois pas me tromper en assurant que cet homme devance de fort loin la civilisation moderne. »

— Berlioz, aussi, devinait, quand il faisait de Beethoven la « mesure » prochaine de notre croissance artistique ! Et Richard Wagner jugé en France ne servirait-il pas à la contre-épreuve ?

— Une bibliothèque n'y suffirait pas (2) ! Critique abondant, Wagner est, depuis un demi-siècle, le plus souvent critiqué des génies. La France aura lu les gloses de ses commentateurs plus ou moins clairvoyants avant le texte même de ses *Écrits*, dont la traduction commence (3) : après les critiques boulevardiers, que de poètes difficiles ou de stylistes prétentieux ! Les plaies d'Égypte avaient oublié ce fléau... Sans nommer personne, et pour cataloguer seulement l'instructive série des états d'âme avant d'oser conclure, il faudrait relire et continuer un savant ouvrage (4), qui fut maintes fois pillé par des confrères trop discrets : de 1840 à 1910, quelle perspective et quelle rumeur, le beau crescendo de curiosité ! Les hivers parisiens de 1860 et de 1861 sont déjà de l'histoire ancienne et la Ville-Lumière, la cité « pleine d'énormité, d'éclat et de boue », commence à sympathiser avec le grand Poète d'outre-Rhin... Mais la guerre éclate : et pendant vingt ans, de 1871 à 1891, jusqu'à la victoire tardive de *Lohengrin* au grand Opéra de Paris, on traverse une période chauvine où les siffleurs des anciens concerts Padeloup sou-doient les marmitons de l'Éden.

— J'entends encore les cris du 3 mai 1887, un mardi soir !

— Oui, trop longtemps, le « spectre » du *wagnérisme* a plus ou moins sincèrement terrifié la presse boulevardière, en présence même de la *Carmen* de Bizet ! Mais tout change vite, en notre France impressionnable qui se fait impressionniste : insensiblement, la *wagnérophobie* fait place à la *wagnéromanie*, l'italianisme est détrôné par le germanisme ; et Bizet l'avait prévu : « L'école des flonflons, des roulades, du mensonge, est morte, bien morte. Enterrons-la sans larmes, sans regrets, sans émotions... et en avant ! » Mais c'est, apparemment, toujours l'étranger qui

(1) Lettre de Georges Bizet, datée du 11 mars 1867.

(2) V. NIKOLAUS OESTERLEIN, *Katalog einer Richard-Wagner Bibliothek* (Leipzig, 1883, 2 vol. in-8°), qui numérote déjà 10.180 publications ; HENRI SILÈGE, *Bibliographie wagnérienne française* (Paris, 1902), et le très curieux et récent travail d'HENRI LICHTENBERGER, paru dans la *Revue de Synthèse historique*, en octobre 1907, sous ce titre : *La musique allemande au XIX<sup>e</sup> siècle, Richard Wagner*, où la critique constate une fin d'apothéose.(3) Les deux premiers tomes des *Œuvres en prose*, traduites par J.-G. PRODHOMME, ont paru chez Delagrave.(4) GEORGES SERVIÈRES, *Richard Wagner jugé en France* (Paris, 1886) ; épuisé.(1) RICHARD WAGNER, *Beethoven* (1870), traduit dans la *Revue wagnérienne* en 1885-86 et dans la *Revue Blanche* en 1902.(2) V., dans le *Ménestrel* des 2 et 23 novembre 1902, nos deux « notes » sur l'abbé Lacuria, d'après les documents publiés dans *l'Occident* par M. Félix Thiollier. — C'est ainsi qu'il faut lire la note (2) de la page 42, col. 1, du *Ménestrel* du samedi 5 février 1910.



règne et la *Revue wagnérienne* entonnera bientôt ses dithyrambes en pur pathos décadent. Encore une crise à subir ! Et n'apercevait-on pas, déjà, dans quelque leur passagère, le crépuscule des dieux de la Musique ? Un sage entre tous, Antoine Rubinstein, ici même, a crié son *Finis Musicae* (1). Plus allègrement, feu Reyer n'emprunte point la voix grave d'Erda pour prophétiser, au premier soir parisien de la *Walkyrie* :

L'ère wagnérienne est arrivée; toute l'œuvre du maître y passera : la *Walkyrie* va alterner sur l'affiche avec *Lohengrin*; puis viendra *Tristan et Yseult*, en attendant les *Maîtres-Chanteurs* et le *Tannhäuser*. Le reste viendra fatalement... Le vent souffle de l'Est. Et nous tous que le génie du Titan victorieux écrase, anéantit, ce qu'il nous reste à faire, après avoir jeté un regard douloureux sur le passé, c'est de saluer l'avenir et de *tomber avec grâce* (2).

— On n'est pas plus gauloisement philosophe... ou plus malicieusement résigné ! Car il ne dit pas *je ni moi*, mais *nous tous*...

— Et le musicien français de *Sigurd*, qui continua Berlioz aux *Débats* (3) comme à la scène, était aussi bon prophète en ajoutant : « L'heure du *Crépuscule* ne paraît pas encore près de sonner. » Cette heure elle-même est venue, car tout vient, même la mort; cette heure a mis plus de quinze ans à tinter pour nous; et ce que le plus fin des compositeurs-critiques musicaux ne semble guère avoir pressenti (car on ne pressent jamais tout), c'est que cette heure a sonné le crépuscule français du *wagnérisme* et de la *Tétralogie* de Bayreuth, qu'un novateur ironique avait déjà surnommée « le Bottin des *Leit-motiven* » ! Bref, depuis quarante hivers et l'année terrible, la situation s'est retournée... deux fois.

— Enfin, voilà de l'histoire contemporaine, encore plus suggestive que la guerre des Coïns ! Et tous les maîtres de la nouvelle École française qui, depuis quarante ans aussi, vient de reflourir au théâtre, au concert d'orchestre ou de chambre, et dans tous les genres, sans oublier le genre ennuyeux, n'ont pu consentir à *tomber avec grâce* ?

— En face du géant Wagner, ils ont mis leur meilleure grâce à rester debout. Le confident mélodieux de *Werther* et de *Manon* n'écrit que de ravissants billets : son lyrisme ne fait pas d'articles; mais interrogez séparément deux compositeurs-écrivains sous les pseudonymes transparents qu'ils se sont donnés; l'un s'appelle *Gallus*, l'autre, *M. Croche* : aussi spirituels, toujours, que peu wagnériens, maintenant ! Et tous deux novateurs, le premier, d'avant-hier, le second, d'hier (car le temps court), ils défendent, chacun à son point de vue, le retour à la tradition française menacée par tant d'invasions étrangères. Après avoir applaudi le grand art à Bayreuth, ils craignent, tous deux, « le vent d'Est ».

— J'ai deviné leurs vrais noms, et je vous écoute.

— Fondateur de la *Société nationale de musique* en février 1871, Gallus a d'abord et longtemps passé pour le plus dangereux des novateurs; et si, depuis vingt ans, il paraît conservateur, accusez moins son caractère indépendant que la situation ! Ne l'a-t-il pas senti lui-même ? « *En réalité, ce n'est pas moi qui ai changé, c'est la situation* », remarquait-il en 1885 (4). Point de palinodie en cet artiste qui a défendu Wagner contre les Philistins, mais qui n'a jamais été de la religion wagnérienne. Astronome à ses heures, amoureux de la clarté, cet esprit classique et critique a consulté le ciel et dénoncé le péril; cet écrivain, qui parle le français de Diderot, pouvait-il se pâmer à tous nos engouements exotiques, qu'ils émanent des brouillards du Nord ou des brutalités du Midi ? Dans tous ses livres, comme à l'Institut, depuis un grand quart de siècle, il ne cesse donc de répéter : Soyons

(1) Vers la fin de l'*Entretien sur la musique* (1891-92) déjà cité.

(2) Feuilleton du *Journal des Débats* (13 mai 1893), cité par GEORGES SERVIÈRES dans son non moins remarquable ouvrage *la Musique française moderne, Franck, Lalo, Massenet, Reyer, Saint-Saëns* (Paris, G. Havard fils, 1897), p. 274. — V. notre article sur *Reyer*, dans la *Revue Bleue* du 6 février 1909, et *Un Musicien de théâtre*, par Adolphe Boschot, dans l'*Écho de Paris* du vendredi 7 janvier 1910.

(3) V. ERNEST REYER, *Notes de musique* (Paris, Charpentier, 1875) et *Quarante ans de musique*, choix de feuilletons publiés par Émile Henriot (Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-12).

(4) V. l'introduction (mars 1885) et la conclusion (juin 1885) d'*Harmonie et Mélodie*.

*Français, c'est le meilleur moyen d'être modernes... « Jeunes musiciens, si vous voulez être quelque chose, restez Français ! »*

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

## SEMAINE THÉÂTRALE

OPÉRA DE MONTE-CARLO. — *Don Quichotte*, comédie héroïque en 5 actes, poème de Henri Cain, d'après Le Lorrain, musique de J. Massenet (19 février 1910).

Après l'élève, le maître; après Gabriel Dupont, qui s'impose si brillamment avec *La Glu*, Massenet, qui, à l'apogée de la gloire, illustre et adulé dans le monde entier, ajoute, avec son *Don Quichotte*, un fleuron de plus à la couronne, qu'il se forgea lui-même, superbe, unique dans les annales de l'histoire du théâtre lyrique, grâce à une vie de labeur incessant dont chaque étape marque une victoire. Et voilà deux événements musicaux d'importance peu courante éclos à quelque jours de distance seulement sur cette fortunée Côte d'Azur, le premier à l'Opéra de Nice, le second à l'Opéra de Monte-Carlo. Et l'on se demande, devant cet exode de musiciens, si Paris reste toujours Paris et n'est point en train de tout faire pour perdre son ancienne et légitime renommée de capitale mondiale des Arts.

C'est le cinquième ouvrage de M. Massenet que la petite scène monégasque a l'insigne honneur de créer. On se rappelle l'idéal *Jongleur de Notre-Dame*, qui fut triomphalement le premier en date, et le délicat *Chérubin*, et l'émouvante *Thérèse*, et *Espada*, le ballet aux vives couleurs. *Don Quichotte* continue la série heureuse et de façon éclatante.

Habilement taillé par M. Henri Cain dans une comédie héroïque en vers de Le Lorrain, un jeune poète de grand avenir que la mort ravit prématurément au monde des lettres, *Don Quichotte* compte cinq actes courts (vivants, gais et émouvants) mettant en scène les épisodes principaux de la vie de l'immortel héros de Cervantès.

Les guitares, les mandolines, les tambourins, les castagnettes, avec les « Ollé ! » et les « Anda ! » éclatent gaiement de toutes parts, pendant que les danses aguichent de-ci de-là la population en liesse; c'est jour de Féria. Au milieu de la joie bruyante, grouillante, monte un appel à Dulcinée, dont la demeure ferme un des côtés de la place publique où la fête bat son plein. Dulcinée apparaît à son balcon fleuri. Et elle est radieusement belle, dans tout l'éclat de ses vingt ans; oui, belle et jeune, et élégante, car les auteurs, par un stratagème charmant et bien théâtre, ont voulu que le public la vit telle que la voit Don Quichotte en son rêve amoureux. Elle répond aux vivats ! envoie des baisers rieurs à la foule idolâtre, parmi lesquels se font surtout remarquer Rodriguez, Juan, Pedro et Garcias, ses quatre jeunes soupirants, aussi inséparables qu'ils sont ardents à se disputer sa conquête. Rodriguez philosophie pour dépister Juan; il se faut garder d'aimer d'amour Dulcinée, coquette, fantasque et frivole, ou gare les chagrins. Juan est trop triste. Pour se changer les idées, qu'il vienne donc au-devant de Don Quichotte et de son gros écuyer, qu'on entend acclamer comiquement au lointain. Don Quichotte ! Un fantoche grotesque, affirme Juan, un être laid, toqué, qui prétend que Dulcinée est la « Dame de ses pensées », alors que celle-ci se rit de lui. Il est laid, c'est possible, rétorque Rodriguez, mais il est brave et franc comme une lame et il a la beauté de l'âme. Juché sur la maigre Rossinante, l'interminable lance au poing, casqué de l'armet et droit en selle sous sa lourde armure, le Chevalier de la Longue Figure débouche sur la place, flanqué du rond et suant Sancho Pança, agrippé sur le tout petit Grison n'en pouvant mais de charge aussi conséquente, entouré par le peuple gouailleur et amusé. Il croit à la sincérité des acclamations moqueuses, ordonne à Sancho de vider sa bourse dans les bonnets et les mains tendus de ceux qui l'escortèrent et, descendu de cheval, la mandoline remplaçant la lance, il soupire au balcon de Dulcinée la plus exquise des sérénades, une de ces pages irrésistibles dont Massenet a le divin secret. Alors qu'il attaque le second couplet, Juan paraît. C'est à Dulcinée que les vers sont adressés ? Vite en garde ! Dulcinée, attirée et par la musique et par le cliquetis des armes, descend sur la place. D'un coup d'éventail, elle sépare les fers entrecroisés, éloigne Juan et, folle, s'amuse de son long amoureux. Au lieu de lui proposer un château sur le Guadalquivir, que le Chevalier essaie donc tout bonnement de ravir le collier de perles fines que des bandits lui volèrent sur la route ! Si Don Quichotte revient avec le joyau... il verra au retour !... Fier, extasié, convaincu qu'il est enfin aimé, Don Quichotte partira en campagne dès demain et se jure solennellement de rapporter les perles.

Le jour n'est point encore venu. Don Quichotte, toujours sur Rossinante, la lance à l'arçon, la mandoline aux mains, tout en marchant